

ROGER ET L'HIPPOGRIFFE

Un animal fabuleux du temps de Charlemagne

Récit tiré du *Roland furieux* de L'Arioste



Bradamante, redoutable femme-chevalier, cherche son bien-aimé, le vaillant Roger, chevalier sarrasin. Elle s'est emparée du nain Brunel, possesseur d'un anneau enchanté qui protège de toute magie.



Elle a été prévenu qu'un magicien très puissant, Atlante, retient prisonnier son bien-aimé. Il possède un bouclier enchanté qui, quand on le voit, met hors d'état de nuire n'importe quel adversaire. Pour l'instant, elle loge chez un seigneur pour la nuit.

I – Atlante le magicien

1. Mais voici que de grands cris arrivèrent à leur oreille. Bradamante se précipita à l'endroit d'où provenait la rumeur¹.

Elle vit l'hôte² et toute sa famille qui tenaient les yeux levés au ciel, comme s'il y avait eu une éclipse ou une comète. La dame aperçut alors quelque chose de merveilleux. Elle vit passer un grand destrier³ ailé qui portait dans l'air un chevalier armé.

Grandes étaient ses ailes et de couleurs variées. Au beau milieu se tenait un chevalier dont l'armure était de fer lumineux et étincelant. Se dirigeant vers l'ouest, il s'éloigna et disparut à travers les montagnes. C'était, comme dit l'hôte, le magicien Atlante. Il faisait souvent ce long voyage.



Dans son vol, il s'élevait parfois jusqu'aux étoiles. Parfois, il rasait presque la terre, emportant dans son château enchanté toutes les belles dames qu'il trouvait dans ces contrées. Les malheureuses demoiselles ne sortaient plus tant que le soleil était dans le ciel.

Bradamante fit ses adieux à son hôte et se rendit au château du magicien, tenant toujours captif le nain Brunel.

2. Au milieu de la forêt surgit un rocher. Sa cime, entièrement entourée d'un mur d'acier, s'élevait si haut dans le ciel qu'elle dominait tout ce qui était à l'entour. À moins de voler, on ne pouvait espérer y atteindre.

Le rocher était taillé aux quatre coins, et si droit qu'il paraissait tiré au cordeau⁴. Nulle part ne se trouvait de sentier ni

d'escalier pour y monter. Et l'on voyait bien que seul un animal possédant des ailes pouvait y habiter.

3. Bradamante s'empara alors de l'anneau magique de son prisonnier, le nain Brunel. Ce fameux anneau avait le pouvoir de neutraliser toute magie. Puis elle appela le magicien.

L'enchanteur ne tarda pas à paraître en dehors de la porte, dès qu'il eut entendu le son de sa voix. Le coursier ailé le porta dans l'air à la rencontre de Bradamante, qui avait l'air d'un terrible

1 Le bruit de plusieurs voix.

2 Le seigneur qui l'a accueillie chez lui.

3 Cheval de guerre.

4 Petite corde tendue pour creuser un sillon droit dans un jardin.

guerrier. Il ne portait ni lance, ni épée, ni masse d'armes pour percer ou rompre une cuirasse. Il avait seulement au bras gauche un bouclier tout recouvert de soie rouge, et, dans sa main droite, un livre avec lequel il jetait, en y lisant, de fantastiques tours de magie.

4. Son destrier n'était pas un être imaginaire, mais bien naturel. Une jument l'avait engendré avec un griffon. De son père, il avait la plume et les ailes, les pieds de devant, la tête et les griffes. Dans tous ses autres membres, il était semblable à sa mère, et il s'appelait Hippogriffe. Ces êtres rares proviennent des monts Ryphées, bien au-delà des mers glaciales.

C'est de là que le magicien l'avait tiré par la force de ses enchantements. Dès qu'il l'eut en sa possession, il ne chercha point à en capturer d'autres. Il l'accoutuma à la selle et à la bride, au bout d'un mois d'efforts et de fatigues. C'est ainsi qu'à terre et dans les airs, et en tous lieux, il le faisait manœuvrer sans résistance.

5. En revanche, tout ce qui provenait du magicien était une illusion. Il aurait fait paraître jaune ce qui était rouge. Mais Bradamante, grâce à l'anneau, ne pouvait être trompée. Cependant, elle donnait ses coups dans le vent, et deçà delà poussait son cheval, et se débattait et s'agitait en vain.

Puis, après s'être battue quelque temps sur son coursier, elle mit pied à terre. Le magicien vint pour lui lancer son enchantement le plus puissant. Il croyait que rien ne pouvait y résister. Il découvrit l'écu, certain de renverser son adversaire avec sa lumière enchantée.

Il aurait pu le faire dès le début du combat, sans s'amuser plus longtemps avec les chevaliers, mais il lui plaisait de voir quelque beau coup de lance ou d'épée. Il faisait penser à un chat rusé qui s'amuse avec une souris tant que cela lui plaît, puis, quand ce jeu vient à l'ennuyer, lui donne un coup de dent et finalement la tue.

Bradamante feignit d'être blessée et se saisit du magicien quand il mit pied à terre. Une fois au château d'Atlante, elle le força à délivrer son bien-aimé Roger, ainsi que les autres prisonniers.

II – Dans les cieux, à travers le monde

1. Maintenant que Roger la voyait près de lui, et qu'il apprit qu'elle seule avait été sa libératrice, son cœur était de joie. Ils descendirent de la montagne dans le vallon où la dame avait été victorieuse. Ils y trouvèrent encore l'hippogriffe, ayant au flanc l'écu d'Atlante, recouvert d'un linge.

La dame avança pour le prendre par la bride. L'hippogriffe l'attendit, jusqu'à ce qu'elle fût à ses côtés. Puis, il déploya les ailes, et se reposa non loin de là, au milieu d'une pente. Elle le poursuivit, et lui s'éleva à nouveau dans les airs. Tous se mirent à essayer de se saisir de l'hippogriffe.

Roger, plus rapide que les autres, le saisit et pensait le tirer après lui. Mais celui-ci s'arrêta et ne voulut pas le suivre. Ce vaillant chevalier descendit alors de son cheval, nommé Frontin, et monta sur l'hippogriffe. Celui-ci galopa un moment. Puis, s'appuyant fortement sur ses pieds, il prit son élan vers le ciel.



2. Bradamante, qui voyait son Roger si haut dans le ciel et dans un tel péril, resta interdite. Elle ne put reprendre ses esprits avant un long moment. Les yeux fixes, elle le suivit dans le ciel tant qu'elle put le voir. Quand il fut trop loin, elle laissa son esprit le suivre. Cependant elle soupirait, gémissait et pleurait. Son chagrin n'avait ni paix, ni trêve.

Quand Roger se fut tout à fait dérobé à sa vue, elle tourna les yeux vers le bon destrier Frontin. Et elle se décida à ne pas l'abandonner, car il pouvait devenir la proie du premier venu. Elle l'emmena avec elle pour le rendre à son maître, qu'elle espérait revoir encore.

2. Le cheval-oiseau s'élevait toujours, et Roger ne put le refréner. Il vit au-dessous de lui les hautes cimes s'abaisser, de telle sorte qu'il ne reconnaissait plus

où était la plaine et où est la montagne. Il monta si haut, qu'il paraissait comme un petit point, vu de la terre. Il dirigea sa course vers le point où le soleil tombe⁵. Et il allait par les airs, comme un navire léger, poussé sur la mer par un vent propice.

Malgré son courage indomptable, le cœur de Roger tremblait comme une feuille dans sa poitrine. Il avait largement dépassé l'Europe, et était parvenu bien au-delà des bornes qu'Hercule avait jadis imposées aux navigateurs⁶.

L'hippogriffe, grand et étrange oiseau, l'emportait de ses ailes rapides. De tous les oiseaux qui vont par les airs, aucun ne lui est égal en vitesse. C'est à peine si le tonnerre et la flèche tombent plus vite du ciel à la terre.

3. Après que le cheval-oiseau eut parcouru un grand espace en ligne droite, et sans jamais se détourner, fatigué de voler dans les airs, il commença à décrire de larges cercles et s'abattit sur une île.

Le chevalier n'avait rien vu d'aussi beau ni d'aussi agréable dans tout son voyage à travers les airs. S'il avait cherché par le monde entier, il n'aurait pas vu de plus joli pays que celui où le grand oiseau descendit avec Roger. Planant un long moment au-dessus de cette contrée, il ne voyait partout que plaines cultivées, collines charmantes, eaux claires, rives ombreuses et prés moelleux⁷.

⁵ À l'Ouest.

⁶ Le détroit de Gibraltar, entre l'Espagne et le Maroc. On dit qu'Hercule avait planté des « colonnes » de pierre dans la mer.

⁷ Doux.

Dès que l'hippogriffe fut assez près de terre pour que l'on puisse sauter sans trop de danger, Roger sauta de selle rapidement et se retrouva sur le gazon. Il serra toutefois les rênes dans sa main, car il ne voulait pas que le destrier s'envolât de nouveau. Il l'attacha sur le rivage à un myrte verdoyant, entre un laurier et un pin.

4. Il s'agissait de l'île d'Alcine, la belle et maléfique magicienne. Après bien de dangereuses aventures, il rencontra la fée Logistilla, avec son nouvel ami Astolphe.

Elle s'entretint avec Roger et, après lui, avec Astolphe. Elle voulut façonner un mors à l'hippogriffe, pour que Roger puisse diriger ou modérer⁸ sa course.

Elle lui montra comment il lui faudrait faire, quand il voudrait qu'il monte, qu'il descende, qu'il vole en tournant, qu'il aille vite ou qu'il se tienne immobile sur ses ailes.

Tout ce qu'un cavalier a coutume de faire avec un beau destrier sur la terre ferme, Roger le faisait par les airs, avec le destrier ailé. Bientôt, il en devint complètement maître.

Après que Roger eut été bien instruit sur toutes ces choses, il prit congé de la fée gentille, à laquelle il resta depuis attaché par une grande affection, et il sortit de ce pays.

5. Une fois Roger parti, il ne s'en revint pas par la même route qu'à l'aller, qu'il avait faite contre son gré. L'hippogriffe l'entraînait au-dessus de la mer et loin de la vue des terres. Mais maintenant qu'il pouvait lui faire battre les ailes où il voulait, il décida de revenir par un nouveau chemin, par une autre région que celle qui entoure la mer Méditerranée, et à ne mettre fin à son voyage qu'après avoir, comme le soleil, fait le tour du monde. Il partit donc vers l'Ouest.

Il survola la Chine, la ville de Nanking et toute l'Asie, de hautes montagnes, les pays sauvages de la Scythie. Arrivé là où l'Asie se sépare de l'Europe, il vit les Russes, les Prussiens et la Poméranie. Bien que tout le désir de Roger fût de retourner promptement vers Bradamante, il avait tellement pris plaisir à courir ainsi à travers le monde, qu'il ne s'arrêta pas avant d'avoir vu les Polonais, les Hongrois, ainsi que les Germains et le reste de cette horrible terre boréale.



⁸ Diminuer la violence.

Pendant des jours et des mois qu'il suivit cette route, il put voir et la terre et la mer. Il arriva enfin en Angleterre. Arrivé un matin près de Londres, le cheval ailé le déposa sur les bords de la Tamise.

6. Là, il se trouva nez à nez avec une armée en pleins préparatifs. Roger regardait les enseignes⁹ variées de cette belle armée qui se préparait à secourir la France. Il apprit les noms des



seigneurs de Bretagne. Quelques-uns de ceux-ci accoururent, émerveillés, stupéfaits¹⁰, pour contempler la bête unique et rare sur laquelle il était monté. Un cercle se forma vite autour de lui.

Aussi, pour augmenter encore leur étonnement et pour s'amuser un peu, le bon Roger secoua la bride du cheval volant et lui toucha légèrement les flancs avec les éperons. Celui-ci prit son chemin vers le ciel, à travers les airs, et laissa tout le monde plein de stupéfaction. De là, Roger s'en alla du côté de l'Irlande. C'est alors qu'en passant, il vit au-dessous de lui une jeune femme liée sur un rocher nu.

III – Angélique

1. Ce rocher nu se trouvait sur l'île des Pleurs. Cette contrée était nommée ainsi par la population cruelle, féroce et inhumaine qui y habitait. Ces hommes parcouraient en armes les rivages voisins, enlevant toutes les belles dames, pour les donner en pâture¹¹ à un monstre. La belle Angélique y avait été liée le matin même. Elle attendait la venue de ce monstre énorme, l'orque qui se nourrissait de chair humaine.

Ces gens féroces, impitoyables, avaient exposé sur le rivage, à la merci¹² de la bête cruelle, la belle dame aussi nue que la nature l'avait formée. Roger la prit d'abord pour une statue, sculptée sur le rocher par des sculpteurs habiles. Mais il s'aperçut que des larmes mouillaient ses joues, et que l'air soulevait sa chevelure d'or.

⁹ Emblèmes servant de signes de ralliement pendant la bataille.

¹⁰ Pétrifié d'étonnement.

¹¹ Repas.

¹² Sans protection contre.

2. Dès qu'il eut vu ces beaux yeux, il se souvint de sa Bradamante. La pitié et l'amour l'émurent en même temps, et il eut peine à se retenir de pleurer. Après avoir modéré le mouvement d'ailes de son destrier, il demanda doucement à la demoiselle pourquoi elle était attachée ainsi. À ces paroles, Angélique rougit de se voir nue.

Elle se serait caché le visage dans ses mains, si elles n'avaient pas été liées au dur rocher. Après de nombreux sanglots, elle commença à prononcer quelques paroles entrecoupées, sur un ton plaintif et las. Mais elle ne poursuivit pas, car une grande rumeur qui se fit entendre sur la mer l'interrompit soudain.

3. Voici qu'apparut le monstre démesuré, moitié caché sous les ondes, moitié hors de l'eau. La bête horrible accourut vers sa proie. Angélique était à demi morte de peur, et la présence de Roger ne la rassurait pas.



Roger frappa l'orque avec de grands coups de sa lance. Je ne saurais dire à quoi ressemblait le monstre, si ce n'est à une grande masse qui tourne et se tord. Il n'avait pas la forme d'un animal, mais ses yeux et ses dents sortaient ceux d'un porc. Roger la frappa trois fois au front, entre les yeux. Mais c'était comme s'il frappait sur du fer ou sur un dur rocher.

4. Le premier coup n'ayant rien valu, il se retourna pour faire mieux une seconde fois. L'orque vit l'ombre des grandes ailes courir sur la mer. Elle tourna le dos à Angélique, et, furibonde¹³, poursuivit en vain cette nouvelle proie, derrière laquelle elle tourna et s'agita. Roger fondit sur elle et lui porta de nombreux coups.

Roger, avec la lance et l'épée, faisait en sorte que chacun de ses coups tombassent entre les oreilles, sur l'échine ou sur sa queue. Si la bête se retournait, il changeait de place, et s'abaissait ou s'élevait juste à temps. Mais il n'arrivait pas à entamer l'écaille, dure et solide comme de l'acier.

5. L'orque battait si fortement la mer de sa queue, qu'elle faisait rejaillir l'eau jusqu'au ciel, si bien que Roger ne savait plus si les ailes de son destrier se déployaient dans les airs, ou bien s'il nageait dans la mer. Par moments, il désirer presque avoir à sa disposition un bateau. Il craignait que les ailes de l'hippogriffe ne se mouillassent tellement qu'il ne pût ou ne voulût plus s'en servir.

6. Il résolut alors de vaincre le monstre cruel avec d'autres armes, et de l'éblouir par la splendeur de l'écu magique. L'énorme cétacé s'en vint, pesant sur la mer de son ventre puissant. Roger se tint à son poste et leva le voile. Il sembla qu'un second soleil surgit dans le ciel. La lumière

¹³ Furieuse.

enchantée frappa les yeux de la bête et produisit son effet habituel. On put voir, sur l'écume marine, le monstre horrible couché à la renverse. Roger le frappa, mais il ne trouva pas d'endroit où il pût le blesser. Mais, le laissant évanoui, il vint délier la dame et l'enleva du rivage.

Le destrier, excité par l'éperon, pressa le sable du pied, s'élança dans les airs et galopa à travers les cieux. Il portait le cavalier sur son dos et Angélique derrière lui sur sa croupe. Ainsi le monstre marin fut privé d'un mets trop fin et trop délicat pour lui. Roger volait, et ne cessait de se retourner, pour imprimer mille baisers sur la bouche et sur les yeux brillants d'Angélique.

8. Il arrêta son destrier sur le rivage le plus proche, là où la basse Bretagne avance dans la mer. Sur la rive était un bois de chênes ombreux. Ce fut là que le chevalier plein de désir arrêta sa course audacieuse, et descendit dans un pré, faisant replier les ailes à son destrier.

Il cherchait à embrasser Angélique, mais celle-ci parvint à s'enfuir.

9. Roger chercha pendant longtemps, en vain, dans l'espoir de découvrir Angélique. Il s'aperçut enfin de son erreur. Elle s'était éloignée et ne l'entendait plus. Il retourna à l'endroit où il avait laissé sa monture, pensant reprendre son voyage au ciel et sur terre. Mais il constata que la monture s'était débarrassée du mors, et s'élevait dans les airs en pleine liberté. Roger fut très affecté, après sa déception, de se voir encore séparé du cheval-oiseau. Cette nouvelle mésaventure, non moins que la tromperie de femme dont il a été victime, lui oppressait le cœur.



Soudain, il tombe nez à nez avec un géant combattant contre Bradamante, sa bien-aimée. Le géant l'enlève, poursuivi par Roger.



Quant à l'hippogriffe, il est chevauché par Astolphe, un valeureux chevalier. Il le mène jusqu'en Afrique, aux portes des Enfers, et lui permet de remporter de nombreuses victoires.

L'ARIOSTE

Ludovico Ariosto dit (1474-1533)

Diplomate italien de la Renaissance, au service de la puissante famille d'Este, il est surtout l'auteur du *Roland furieux*. Ce long poème romanesque met en scène les personnages des épopées françaises du Moyen-Âge, au temps de Charlemagne. Il eut un succès immense à l'époque et par la suite, de sorte qu'on appela son auteur le « divin » Arioste.

